

M. Albert L E M A I R E,
Professeur à la Faculté de Médecine.

Discours prononcé aux funérailles célébrées à Louvain, le 21 janvier 1933, par S. Exc. Monseigneur Ladeuze, Recteur Magnifique de l'Université catholique, évêque titulaire de Tibériade.

Je ne sais pas si, dans ma carrière rectorale, j'ai éprouvé une émotion semblable à celle qui m'a empoigné, quand, mardi dernier, à 6 heures et demi du matin, je fus appelé à l'improviste dans la chambre où agonisait celui qui repose dans cette bière. Bien des fois, il nous avait dit : « je ne vivrai pas vieux ». Mais sa stature haute et robuste, son apparence vigoureuse nous poussaient à augurer pour lui l'âge de son vénéré père mort octogénaire ; et nous mesurions sa vie à l'importance du rôle que nous escomptions lui voir jouer encore. Et voici qu'il ne répondait plus à mon appel, tandis que je prenais dans ma main sa main déjà moite des sueurs de la mort. Un quart d'heure après, au moment où pour lui je faisais descendre sur l'autel le Christ immolé, il paraissait devant le même Christ devenu son juge ! Suprême dérision des destinées humaines ! La mort semblait se venger de celui qui lui avait disputé tant d'existences, en le faisant succomber en quelques jours, à 57 ans, aux suites d'une opération banale.

Dans la douleur qui m'étreint, je n'essayerai pas de retracer, même à grands traits, la vie d'Albert Lemaire. Il me faut me contenter d'exprimer devant son cercueil la reconnaissance et l'affection dont j'aurais voulu faire entendre l'hommage au moribond pour le reconforter et de dire au nom de l'Université toute entière, au nom de tous les membres de son corps professoral en particulier, le suprême adieu au collègue, au savant et au médecin, au professeur et au maître brusquement arraché à la sympathie et à l'admiration universelle.

Au revoir, auprès du Bon Dieu, à vous auprès de qui il nous était si agréable de nous trouver, attirés par votre cordialité, votre simplicité, votre probité, votre désintéressement, par la droiture de votre caractère, par le charme de votre conversation cultivée ! Dans cette conversation, vous plaisantiez agréablement, vous lanciez agréablement des pointes ; et souvent aussi vous grondiez parce que vous souffriez de toute atteinte à votre idéal, parce que vous étiez un sensible, sensible jusqu'à vous angoisser à l'idée du mal ou du danger, sensible jusqu'à vous émouvoir aux larmes devant une preuve d'amitié et de dévouement. Vous grondiez, mais la gronderie se terminait par un clin d'œil — ce clin d'œil qui vous était propre —, et où pour tout faire oublier, la bonté souriait plus radieuse encore qu'à l'habitude.

Au revoir, auprès du Verbe divin, auprès de la Sagesse incréée, à vous qui avez élargi les frontières des connaissances médicales; qui sur toutes les questions que vous avez traitées dans le domaine de la bactériologie, de la pathologie expérimentale, de l'hématologie, avez projeté des lumières nouvelles et souvent fait la lumière; dont le nom est donné dès maintenant à certains phénomènes que vous avez observés, à certains procédés que vous avez introduits. Vos travaux scientifiques ont porté au loin la réputation de l'Alma-Mater lyonnaise. Les universités de Paris, de Lyon, de Bordeaux vous ont invité à les exposer vous-même dans leurs chaires. « La manifestation de ce jour, disait le 3 mai 1931, le représentant de la faculté de Médecine, de Lyon devant des professeurs français, suisses, hollandais, italiens accourus au 30^e anniversaire de votre professorat, mesure par son ampleur l'étendue de la sympathie, de la reconnaissance et de l'admiration que le professeur Lemaire inspire à tous ».

Dans notre pays aussi, la réputation dont jouissait le professeur Lemaire contrastait, avec sa tendance à se dissimuler dans la masse et avec l'attitude en peu inclinée qui lui étaient ordinaires. Ne lisons-nous pas dans l'Écclésiastique : « *Disciplina medici exaltabit caput illius, et in conspectu magnatorum collaudabitur* » — « La science du médecin peut lui faire redresser la tête et il est admiré en présence des grands ! » A la nouvelle de la mort de notre cher collègue, notre Reine bien-aimée s'empressait de nous faire écrire l'expression de sa sympathie profonde dans le grand deuil de l'Université « dont M. Lemaire, dit-elle, était une des personnalités les plus éminentes et les plus distinguées ». Une fois de plus, Sa Majesté traduisait les sentiments de son peuple en disant son admiration pour le médecin disparu. Il a fait des cures merveilleuses. Combien de malades, atteints d'anémie pernicieuse, par exemple, lui doivent de vivre encore, parce qu'il a, le premier, appliqué et bientôt vulgarisé en Europe la méthode de Minot et de Murphy ! Dans tous les domaines, la sûreté de son diagnostic était devenue proverbiale. De partout, elle apportait à son service à l'hôpital St-Pierre ou dans les cliniques de la ville, des malades de plus en plus nombreux. En dehors de nos murs, la confiance qu'il inspirait aux médecins, leur faisait désirer ses lumières dans les cas difficiles. Sa clientèle de consultation se multipliait de jour en jour, et la besogne qu'elle lui imposait, minait sa santé, en le faisant souffrir du temps perdu dans son âme de savant et de chercheur. Toutes ses aspirations le portaient vers son laboratoire, et il lui fallait courir par tous les chemins ! Mais, pensait-il, le service de l'Université le demandait; il s'agissait, par ses rapports avec les médecins dispersés dans le pays, de recruter des malades pour l'hôpital universitaire. Quand le bien de l'Université était en cause, M. Lemaire marchait. Qui fut jamais plus dévoué que lui à son Université ?

Aussi bien en sa personne, le praticien ne nuisit-il jamais au professeur. Et c'est bien l'adieu qu'il nous faut adresser au professeur qui nous est le plus amer.

Au revoir à vous qui fut le type de professeur ! au revoir auprès de Celui que sa divine pédagogie fit appeler par ses disciples le Maître et le précepteur : *Magister et preceptor* !

Est-il bien besoin de dire ce que vous fûtes pour vos élèves, quand on les a vus, jeudi dernier, suivre par centaines votre dépouille mortelle dans son transfert de la clinique où vous rendites l'âme en cette maison familiale, et ici-même, pendant toute la nuit dernière et la nuit précédente, en groupes compacts, relever la garde auprès de votre cercueil ?

Votre science leur en imposait. La clarté et la précision de votre exposé, la perfection de vos méthodes d'exploration, le procédé logique et synthétique d'interprétation des faits observés, leur facilitaient la besogne. Vous leur appreniez à traiter des malades et non des maladies. Votre cordialité les séduisait !

Cependant, dans votre souci constant de former des médecins à la hauteur de leur tâche, vous n'étiez pas indulgent pour eux. La paresse, l'inexactitude, l'indolence, le manque de distinction dans les manières leur attiraient de vertes apostrophes. A toute occasion vous leur rappeliez leur futur devoir d'état ; et chaque année, de Votre dernière leçon de clinique, vous faisiez la plus belle leçon de déontologie. C'est par de tels moyens que vous vous êtes attiré un véritable culte des vingt générations de médecins que vous avez formés !

Du grand nombre de ces élèves, vous en aviez nettement conscience, il ne pouvait pas être question de former ni des spécialistes, ni des savants ; et vous vous y preniez en conséquence dans l'enseignement donné à tous. Mais avec quelle prédilection vous vous attachiez à ceux chez qui vous constatiez, où vous allumiez, le feu sacré de la curiosité et de la recherche scientifique.

Entré à la faculté de Médecine à une date où celle-ci, sous l'action des Carnoy, des Verriest, des Van Gehuchten, des Denys, a poussé fort loin le travail de sa rénovation, vous ne laissez pas d'être durant toute votre carrière professorale, un inspirateur, et un initiateur. Votre compétence en bactériologie et en physiologie vous fait refondre le cours d'hygiène dont vous êtes chargé en 1901. Chef de service de Verriest en même temps que professeur d'hygiène, vous organisez à l'hôpital St. Pierre le service des autopsies. Devenu, en 1906, titulaire du cours de pathologie interne et de clinique propédeutique, vous organisez tout de suite vos leçons d'après les principes nouveaux. Et voici la construction d'un Institut de pathologie conçu selon vos plans où vous installez un musée d'anatomie pathologique, des laboratoires de recherches et, pour compléter l'enseignement propédeuti-

que, un laboratoire d'analyses cliniques. En 1912, vous montez au sommet de l'enseignement médical, en remplaçant Verriest dans la chaire de clinique médicale. Aussitôt, il vous faut, et vous les obtenez, avec de nouveaux locaux pour la policlinique et une nouvelle salle de cours, un service de radiologie, des cages pour animaux d'expériences, un laboratoire d'analyse et de recherches. Mais bientôt vous trouvez ce dernier laboratoire trop absorbé par les analyses cliniques au service des malades, et, tandis que le long de la Dyle, s'élèvent nos nouveaux instituts médicaux, vous y voulez, et vous obtenez toujours qu'on y ajoute des laboratoires mieux outillés pour les recherches indépendantes.

Dans tous ces laboratoires, dans tous vos services cliniques, vous êtes l'initiateur, le directeur, le coordinateur, l'animateur. A vous voir à l'œuvre on songe à la comparaison biblique de l'aigle qui provoque au vol ses petits : *sicut aquila provocans ad volandum pullos suos*. Et que vous êtes heureux, quand vos disciples ont pris leur essor ! Alors vous leur laissez le champ libre; vous leur abandonnez une partie de votre champ; vous les poussez en avant; vous vous effacez devant eux. Vous êtes vraiment le père d'une belle lignée spirituelle !

Hélas! c'est au moment où l'application d'une nouvelle loi sur l'enseignement supérieur, le doublement linguistique de nos cours et l'installation des nouveaux instituts qui y doivent servir, nous eussent rendu votre concours, vos conseils, votre esprit d'abnégation, votre talent de coordination plus précieux que jamais, que vous nous êtes brusquement enlevé ! Les desseins de la Providence se révèlent une fois de plus impénétrables. Mais, quelle que soit notre détresse, nos espoirs déçus ne peuvent pas nuire à notre gratitude envers Dieu qui a fait de vous son instrument pour l'exaltation de notre faculté de Médecine : *Dominus dedit, Dominus abstulit. Sit nomen Domini benedictum*.

Au revoir donc, à vous le plus dévoué des collaborateurs ! Au revoir — qu'on me pardonne ce dernier « au revoir » s'il rend un son trop personnel — « au nom de notre vieille amitié » ; c'est l'expression que vous employiez il y a quelques mois, en me demandant de bénir le mariage de votre fille.

Nous naquîmes, à quelques années de distance, dans deux fermes voisines d'un petit coin de la terre hennuyère. En octobre 1892, ensemble nous fûmes inscrits comme étudiants à cette Université. En juillet 1898, ensemble nous y cueillîmes les palmes du doctorat. Ni l'un ni l'autre nous ne devons la quitter. Et pendant plus de trente ans, rien ne devait troubler cette amitié, assez forte pour résister à l'occasion à la vertu dissolvante d'une divergence de vues. L'heure de la séparation a sonné. Séparation des corps ; certes pas des âmes !

Je me rappelle une lettre que vous m'écrivîtes le 31 janvier 1927,

au lendemain de la mort de ma mère, lettre que je garde précieusement
« La mission des mamans dignes de ce nom, me disiez-vous, se poursuit bien au delà de leur vie sur la terre. J'en ai si souvent renouvelé la conviction depuis la mort de la chère mienne ! »

Avec vous, nous croyons à la communion des saints. Et si l'Eglise chante, dans la préface de la messe des apôtres, que c'est encore par eux qu'aujourd'hui, après 19 siècles, le Pasteur éternel garde et gouverne son troupeau, nous nous consolons à la pensée que votre rôle dans l'Université catholique n'est pas fini : *Mutatur, non tollitur* ! De là-haut, vous vous intéresserez encore à nous; vous parlerez de nous au Dieu que vous allez voir, et vous obtiendrez que tous nous soyons tels que vous avez toujours voulu nous voir.